

Amour social II

# AMOUR SOCIAL II

## I/ AMOUR SOCIAL (SCÈNES DE VIE)



*Robin et Xavier Hiron sur les canaux de Copenhague*  
© Ghislaine Girard, 2002

## Amour social II

Poursuivant inlassablement sa quête de vie poétique, Xavier Hiron entame, dès l'année 1994, ce recueil qui l'amène à contempler la nudité de l'existence de ses congénères auxquels une affection toute personnelle semble toujours le lier, au mépris des différences d'être et de parcours. Cette démarche prendra fin, sous cette quasi forme descriptive à tout le moins, en 2004.

### SOMMAIRE

AMOUR SOCIAL II	794
II/ AMOUR SOCIAL (SCÈNES DE VIE)	794
323- La complainte du vieillard (19)	794
657- Dieu qu'à la mort tu penses (14)	795
660- Je sais que tu as habillé (33)	796
662- Il est tard (21)	797
656- Qu'ils sautent les danseurs (36) <b>diffusé</b>	798
668- Au froid s'accrochent des guirlandes (25) <b>diffusé</b>	800
669- As-tu vu le mendiant (18)	800
674- C'est des années passées (24)	802
681- Je me souviens du temps (25)	803
703- Les chemins salvateurs (40)	804
682- Les lettres que je recevais (33)	805
687- Terre brûlée (58)	807
693- Alors tu es venue (19)	808
683- Le paysan va lent (26)	809
695- Le cauchemar du condamné (25)	810
698- J'ai vécu sous le vent (25)	811
701- Les palanquins de Chine (30)	812
747- Je vous salue I, II, III et IV (55)	815
752- Sous un chêne un vieillard (23)	815
753- C'était cette maison (14)	816
777- Quand un jour il fit froid (26)	818
784- Remémorance (20)	819
789- Je t'aime et ne saurais (28) chanson X	820
792- Enterre mon cœur I (47)	821
793- Enterre mon cœur II (87) <b>diffusé</b>	824
798- Sérénité (23)	825
802- Que cherches-tu à implorer (32)	826

## Amour social II

806- L'amant disait (28)	827
915- Le forgeron absent (33)	828
811- Deux petits orphelins (31)	829
835- Un moment d'émotion (27)	830
937- La nudité du musicien (20)	832
895- La braise est sous le feu (21)	832
955- Prisonniers de la ville (25)	833
913- Le dit du khalife (32)	834
984- La fable du désert (39)	836
981- Les sirènes (84)	839
950- Mise au point ou La main du poète (32)	840
905- Les phares (46)	841
1018- La Liberté (25)	843
1073- Action de grâce (32)	844

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

**Il est tard. Une fièvre de lune  
Fume. Contre l'épais brouillard monotone  
La ville clame et s'insurge.  
Le crépuscule est blême et l'ouvrier diurne  
Son travail achevé, laisse s'évanouir  
La gerbe bleue près de son rêve.**

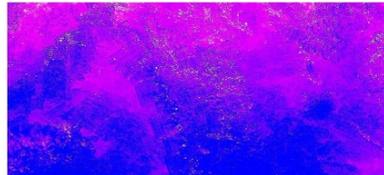
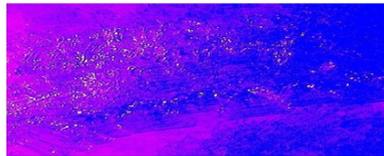
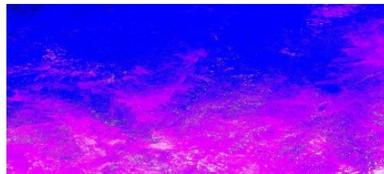
**Comme il est tard ! Et comme roulent les volutes  
D'un ciel d'opalescences blafardes !  
Car l'ouvrier entre au palais où luisent les rideaux  
Qui pendent aux cuisines. Un grand bouillon de lard  
Cuit au coin sombre du fourneau.  
La table, le manger : comme il est tard !**

**Comme il est tard ! Et sous la pluie qui brunisse  
Ses gouttelettes de vermeil  
S'irise une nuit froide d'hiver.  
Couleur de feu - sa belle couleur de sang -  
L'enseigne à l'aile claire dans la ruelle a frémi.**

**Car la nuit fraîche et charmante, le soir  
Répond au cru cluchotement des âmes brèves...  
Comme il est tard ! Alors s'endorment ses espoirs :  
Toute sa Liberté !**

**662- Il est tard (21)**

Nuage de glace © Xavier Hiron 2022



*Il est tard, carte-poème en résidence n° 13  
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2021*

## Amour social II

### AMOUR SOCIAL II

#### II/ AMOUR SOCIAL (SCÈNES DE VIE)

Comme a passé le temps  
- comme je pleure en écrivant ceci -  
Où bien des femmes aux longs corps  
Venaient, sirènes arrogantes, délicieuse insouciance  
En un baiser mouillé, dériver sans remords  
Aux plages de mon corps.

Comme a passé ce temps  
Où nous mourions serrés, l'un à l'autre mêlés.  
Vous, de mon écume, et moi, fouillant votre sable  
Deux à deux plaqués comme par une vague.

Ce temps-là a passé. Trop de silence m'habite, désormais.  
Et plus aucune larme ne souille mes rides aux paupières.  
Mais que vivaces repassent, fraîches, les hirondelles  
Et tout un ciel d'azur en serait transporté.

Car lorsqu'elles reviennent à mon front déposer  
Très affectueusement leurs délicats baisers  
J'écoute sans maudire, du fond d'un océan  
Ces longs rugissements d'une lame  
Qu'elles auraient en mon cœur réveillée !

323- La complainte du vieillard (19)

## Amour social II

Dieu qu'à la mort tu penses, qu'elle soit noire ou blanche.  
Qu'elle soit l'espérée en ton cœur délaissé.  
Parée de belles joies et de béatitude  
Sous tes robes vieillissantes, telle une stricte certitude.

Qu'elle soit ce pour quoi tu penses avoir donné :  
Tout, et ton bonheur comme une exactitude  
Avec pour seul retour ton être tant heurté  
Par cette indifférence où se précisent tes souffrances :  
Elle qui ressemble à tous ces coups portés  
Par ce sérieux mépris qui t'a toujours blessée !

Qu'elle soit virginale, cette mort  
Ou très semblable, exactement, à cette sublime arrogance  
- la merveilleuse inconscience des fous ! -  
Dieu qu'elle habille ta présence.

657- Dieu qu'à la mort tu penses (14)

Je sais que tu as habillé  
Ta vie d'un Christ janséniste  
Taillé dans l'os  
Flanqué de l'éternelle croix.  
Les bras ballants  
Pendus - queues de cerises -  
Sur deux axes de guingois.  
Je sais que des bondieuseries  
Vous tiennent compagnie.

Ta chambre, par ailleurs  
A l'étroitesse des cellules.  
Elle contient à très grand' peine  
Ton ancien lit doré  
Et son vieux style vieil Empire  
Cadre fort mal à tes soupirs.

## Amour social II

Ton salon est plus grand, certes.  
Y ont vécu deux ou trois réunions  
Pour qu'y renaisse une illusion d'antan.  
Mais ne s'y trompe guère ton rire désolé.

Ainsi vis-tu ta vie qui reste...  
Pareille aux carmélites, ou presque  
Dans ton immeuble aux vingt étages.  
Ta seule compagnie consiste  
En une somme de poupées :  
Anciens rêves riant au ciel  
Benoîtement, les yeux écarquillés  
Et pleins de niaiseries...

Mais sur ta table de chevet  
Pour ces moments où tu vas te coucher  
Seule, et pour toujours  
Sans plus aucun gisant à tes côtés  
Pourquoi n'avoir jamais osé  
Ta vieille bible au cuir gaufré ?

660- Je sais que tu as habillé (33)

Il est tard. Une fièvre de lune  
Fume. Contre l'épais brouillard monotone  
La ville clame et s'insurge.  
Le crépuscule est blême et l'ouvrier diurne  
Son travail achevé, laisse s'évanouir  
La gerbe bleue près de son rêve.

Comme il est tard ! Et comme roulent les volutes  
D'un ciel d'opalescences blafardes !  
Car l'ouvrier entre au palais où luisent les rideaux  
Qui pendent aux cuisines. Un grand bouillon de lard  
Cuit au coin sombre du fourneau.  
La table, le manger : comme il est tard !

## Amour social II

Comme il est tard ! Et sous la pluie qui brumise  
Ses gouttelettes de vermeil  
S'irise une nuit froide d'hiver...  
Couleur de feu - belle couleur de sang -  
L'enseigne à l'aile claire dans la ruelle a frémi.

Car la nuit fraîche et charmante, le soir  
Répond au cru chuchotement des âmes brèves.  
Comme il est tard ! Alors s'endorment ses espoirs :  
Toute sa liberté !

662- II est tard (21)



*Triptyque des danseurs, volets fermés, encre sur papier couché  
carte de vœux © Xavier Hiron, 1994*

Qu'ils sautent, les danseurs  
Les coups de pieds rageurs  
Qu'ils offrent aux étoiles  
Entre la gerbe d'eau

## Amour social II

Et les balles qui fusent  
Font s'allumer les lames  
De vos sourires.  
Et s'élever les « Ah ! »  
De vos bonheurs.  
Se réveiller les anges  
Quand ils dorment.  
Les flammes aux regards  
D'ordinaire si calmes  
Sur des places où vos mains  
Se pressent mollement. Elles  
Épanouies comme des fleurs  
Dans la tendre émotion de vos cœurs !

Eux, qu'ils tournent, eux, qu'ils virent  
Infatigablement, pour moins qu'un fifrelin  
Moins qu'une tune.  
Leur belle conscience égarée  
Sous la fumée des ruelles glacées.  
Sous le porche raide des rêves  
Entre la femme et le velours  
Sans crainte du moindre avenir.

Eux, qu'ils rient, eux, qu'ils virent  
Ces soleils ondulants et ivres !  
Qu'ils dansent et gesticulent  
Ces habitants des planètes du ciel !  
Toute une nuit, avidement  
- méconnaissance des sommeils -  
Brillera dans leurs yeux éternels  
Où fermente l'ardeur et où  
Entre le ciel et vos douleurs  
S'éveillera leur zèle  
Où se fabriquent vos couleurs !

656- Qu'ils sautent les danseurs (36) **diffusé**



## Amour social II

Comme vacillent les bougies.  
Pourtant, nos cerveaux s'illuminent.  
Heureux qu'ils sont de voir  
Leurs esprits lents s'entr'éveiller.  
Et toute notre pensée, pauvre  
Se tenir en alerte  
Par l'aiguille du givre aiguisée !

668- Au froid s'accrochent des guirlandes (25) **diffusé**

As-tu vu le mendiant qui regardait la mer ?  
Il ne mendiait rien qu'un vain bout de mystère.  
Dans ses yeux la couleur était celle, amère  
D'un mysticisme éteint, d'une étincelle d'air.

Mystère, ô dieu mystère  
Quand tu prends un vieil homme  
Sa folie sent la bière.

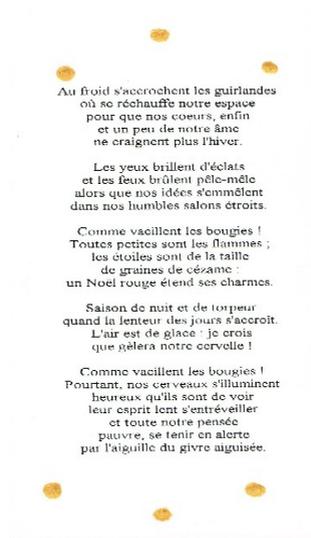
Mais l'aurait-on tué à coups d'indifférence  
En prenant ses délires pour une vague transe ?  
Il bavait des insultes contre un dieu d'ignorance  
Et ses mots faisaient rire, mais quelle déchéance !

Mystère, ô dieu mystère  
Quand tu prends un vieil homme  
Sa folie vogue en mer.

As-tu vu le mendiant qui prie et désespère ?  
Il ne mendiait rien qu'un vain bout de mystère.  
Et son âme s'envole en pensées éphémères...  
As-tu vu le mendiant vagabonder en mer ?

669- As-tu vu le mendiant (18)

## Amour social II



*Au froid s'accrochent les guirlandes, encre et peinture dorée  
carte de vœux © Xavier Hiron, 1998*

C'est des années passées d'ennui et de labeur.  
Sous la hotte du jour, j'ai goûté la douleur.  
Les tracas ont gâché ma vie dans le malheur  
Quand j'aurais tout donné pour vivre un vrai bonheur.

Or aujourd'hui je suis sous ce pas titubant  
Que j'avais autrefois, lorsque j'étais enfant.  
Mais celui-ci n'est pas des plus attendrissants.  
Il s'é gare et s'agite en l'air vague du temps  
Emplis du souvenir raide et désespérant.  
Et il se désagrège, s'égrène au fil du vent...  
C'est l'aile immémoriale des sinistres printemps.

Ainsi vais-je toujours sous des talus fluants  
Cherchant une chimère sous l'empreinte d'antan.  
Tout comme cette vie, ma démarche m'est chère  
À oublier le feu des rêves solitaires.

## Amour social II

Par envie de guérir, par goût de me distraire  
Lors, je me crucifiais parfois d'honnêtetés  
À la moindre fontaine, la première gaieté.  
Mais qui aurait su dire si ce fut salutaire ?

Ainsi, pourtant, fut cette vie que j'ai aimée.  
Ainsi, dans l'air sans jour, j'ai percé son secret.  
Car j'ai trouvé à rire, à vivre et à chanter.

C'est une vie passée de labeur et d'ennui  
Et les glaïeuls, autour de moi, sont lourds de pluie.

674- C'est des années passées (24)

Je me souviens du temps de la décrépitude.  
La tristesse rampait aux lézardes des murs.  
Voguait un air épais aux odeurs de saumure  
Autour des porches noirs aux façades bancales.

Quand se déshabillait l'escalier de cristal  
Je montais à la chambre, là-haut, sous le vantail.  
Et pour tromper l'attente en ces jours longs et gris  
Sous cape dessinais des indiens terribles.  
Je buvais des vinasses aux lucarnes sous pente  
Et reculais toujours l'instant de la descente.

La nuit m'enveloppait, redingote percée  
De mille trous d'écume, piécettes raboutées.  
Lorsque je naviguais parmi l'ombre des lunes  
Les rives de la rue recueillaient mes pensées.  
Puis des senteurs poivrées brillaient au fond des soirs  
Quand je dilapidais mes sous blancs sans espoir.

C'est de ces temps obscurs que m'est venue l'envie  
Et que j'appellerais mon désir incongru  
De vivre hors du noir qui s'éloigne toujours...  
Et de ce temps me sont restées, surtout, tel un été

## Amour social II

Des images qui brillent, l'esprit ensoleillé.  
Et ce goût de les peindre, mes compagnes viciées !

Et elle monte en moi, comme un vin vers mon cœur  
Cette chanson qui me revient et qui sent bon :  
La joie d'avoir vécu ces chauds moments si blonds.

### 681- Je me souviens du temps (25)

Dans l'ordonnement des villes de lumière  
Les nerfs du vent bousculent nos colères  
Qui sont l'expression de nos piètres misères  
Quand se répand au jour le sombre de la pierre.

Le Lion et le Serpent mêlaient leur réconfort  
Dans cette vie broyée de bourrasques et d'efforts.  
De ciel qui se levait plus haut que le trait fort  
De la nuée, de l'horizon, des lignes aux toits d'or...

Abondance de joie et qui nous couve encore  
Cet écho désuet, cette voix qui s'endort :  
C'était un haut château, voussures de mon corps  
S'arc-boutant au ciel sur mon visage mort.

Tandis que je berçais le jour pâli encore  
Le lierre se jetait sur son mur affolé.  
J'avais dessus la langue un goût de vent sucré  
Et de poussière d'or aux graves sémaphores.

Sous la lune brillait, éclatant, ce trésor  
D'une ville nacrée, armée de clochers forts.  
Et tout cet attirail de carillons altiers  
Suivait la frêle odeur que dénoncent les morts.

J'ai remonté le cours qui collait ses ténors  
À son cortège gris, son feu grégeois, et for  
La destinée accourt ou rechigne, ou bien mord  
Parfois à l'on ne sait quel grand ou faux essor !

## Amour social II

Dans l'ordonnancement des villes coutumières  
Qui veulent bien pour nous lever leurs plis sévères  
J'ai vu briller la lampe d'un café, vieux repère  
Qui sut, à sa façon, m'accueillir bras ouverts.

Son demi-jour blafard, poudreux comme une nuit  
Oui, ce jour-là a cru, telle une foire. Et puis...  
Et puis je suis resté perdu dans ce déboire  
Abandonnant un temps mon être sans espoir.

Tel un petit de l'aigle aux ailes de lépreux  
Enfin je suis sorti vers les âmes du vent  
Qui me cueillent toujours - une feuille d'autan  
grisée par la lumière et l'ivresse du temps -.

Car j'irai aux chemins, j'irai vers mon minuit  
Si tel est mon destin, si tel est mon ennui.  
Mais - ô supplice vain, ô tendresse des nuits ! -  
J'aimerais aux chemins pouvoir dire merci.

### 703- Les chemins salvateurs (40)

Les lettres que je recevais  
De toi - je m'en souviens, je les relis -  
Étaient toutes fleuries.  
Toutes parlaient d'une île  
Savoureuse langueur  
Fragile comme un baume  
Goûteuse essence reine...  
Ou exotique miel qui s'évanouissait  
Par les fenêtres de mon cœur.

Ces lettres que tu m'écrivais  
Étaient claires comme une chandelle  
Quand elles chancelaient :  
Flammes jeunes et belles.

## Amour social II

Et quand je déchiffrais  
Très maladroitement  
Ton écriture d'encre fière  
Et bleue comme une Chine

Toutes tes terres lointaines  
Traînaient heureusement autour de toi.  
Toutes s'agglutinaient autour de ta richesse  
Dans la sagesse pleine de tes mots.

Parlaient-elles de dunes ? Parlaient-elles de mers ?  
De Caraïbes volées ou d'océans de pierres ?  
De déserts, de hublots ? Ce sont ces terres mêmes  
Où j'ai meurtri mon dos.

Elles parlaient aussi, ces chères lettres inassouvies  
De soldatesques noires, lointaines et guerrières...  
Et de rumeurs anciennes ou peut-être passées.  
Et je hume à nouveau leur fin papier froissé.

Ces lettres... Ou serait-ce  
Un peu de ta présence qui, déjà  
Et même de si loin  
Me fait autant défaut ?

### 682- Les lettres que je recevais (33)

Je le vois maintenant, la terre est d'ombre et brûlée.  
Je la vois clairement, mes yeux sont décillés.  
Mes yeux ont décillé ma mémoire et ma tombe  
Désormais, et de toute incrédulité, mon esprit est lavé.

Je le vois désormais, la misère a un poids au monde...  
Et les colonnes tourmentées des fumées qui s'élèvent  
Et grondent, s'éparpillent sans trêve, immondes.  
L'amour dans la clarté d'une maigre journée :  
La misère grincheuse, revêche... La misère a sonné !

## Amour social II

Rien ne sera acquis au front de notre histoire :  
Ni les cris, ni les larmes, ni les havres de paix.  
C'est dans un mouvement chaotique et spasmodique  
Que la terre ira l'amble. En rangs désordonnés  
Les cohortes du monde aux trous vont se jeter.  
Rien ne sera acquis, ni la joie des marées.

Ni les atrocités nous seront épargnées.  
Ni de voir au panier les chairs émaciées.  
Les chairs avec leurs plaies : elles qu'on presse tel un fruit.  
Et dont les jus surannés iront sur les places sécher...  
Ni les atrocités : à cette terre de les avaler !

C'est la gloire des orfèvres en sauvagerie, ici.  
Le triomphe des sanguinaires depuis l'aube des temps.  
Des sacrifices humains aux portes dénudées.  
La violence possède, déesse, des attraits  
Où meurent la tendresse et la fertilité...  
Et gloire à ces orfèvres qui n'ont rien inventé !

Tous les peuples du monde y auront défilé  
Devant sa face noire, sa silhouette arquée.  
Ses offrandes barbares, ses oreilles coupées :  
Cette marche forcée vers l'autre éternité !  
Lorsque l'espoir se tord, la vie est humiliée.

Mon âme fait partie de ce vivant charnier  
Qu'on oppresse le jour, qu'on débusque la nuit.  
L'être recroquevillé n'a plus droit de citer :  
Lui qu'on égorge et qu'on étrille sans passion !  
Qu'on brûle sous la pluie, triste et mélancolique  
Et dont on fait sortir à grands coups la raison !

Mon âme en fait partie. Mon âme vague vit  
Où notre monde est à la fois presque mort et meurtri  
Sans l'être tout à fait. Ces membres que l'on broie  
Sont mes membres broyés. Lorsqu'une mort survient  
C'est ma bouche qui hurle, crachant mon sang perlé.  
Mon âme fait partie de ce vibrant charnier.

## Amour social II

Mais que s'arrêtent ici les larmes et les cris  
Versés autour de moi ! Folies, humaines cécités :  
Que tout cela s'arrête sur le champ ! Mais que gagner ?  
C'est armé de machettes qu'on fauche par les blés  
Les âmes trépassées... Hugo déjà savait.

L'ennemie désignée est la stupidité. La haine  
Est sa méchanceté. Ce quelque chose d'inouvé  
C'est la stérilité en marche de l'esprit. C'est la bestialité.  
L'ennemie désignée court à travers les prés.

Comment sortir de ce dilemme, alors ? Et que résoudre ?  
Et que répondre aux bruits des haines affamées  
Quand le mot est si lourd ? Où vivre rassasié  
De lumière et de jours quand le bonheur est bafoué ?

Qu'elles s'arrêtent aujourd'hui, nos plus tristes veillées !  
Je la vois désormais. Son nom ? Terre brûlée.

687- Terre brûlée (58)

Alors tu es venue, portant ton ombre de midi.  
Le satrape te regardait. L'air qui fluait au ciel  
Jetait un bruit de rame et son odeur de sel  
Grise lui survivait. Aux rives des falaises  
Le sable chaud rougeoie. Et sur la plaine ambrée  
Où tes brebis paissaient, une crécelle bruissait.

Plus tard, les dents blanches de ton sourire  
Répondirent aux doux remous qui nageaient  
Dans cette cruche où toute une flottille aurait pu accoster.  
Car des navires gisaient, au loin, par paquets  
Tel un tendre duvet. Et ce lin qui flottait  
Autour de ton ardeur semblait les attirer.

## Amour social II

La brise défailait, parfois. Alors, ton épaule giclait  
Hors du temps, et les huppés s'en inquiétaient...  
Or ce jour qui passait consentait, quelquefois  
À voir surgir la nuit. Car en ces temps, la nuit  
Ni l'étoile du soir n'avaient pas plus de poids  
Que le souci d'une ombre, discrète et passagère

Sous l'épaisseur exquise des greniers et des toits !

693- Alors tu es venue (19)



*Ghislaine Girard, Aurel et Xavier Hiron, jardins de l'ancien évêché  
de Grenoble © Jean-François Lucas, 1990*

Le paysan va len-  
Tement par la campagne  
Accompagnant d'un chant  
Son chargement de paille.

Sa ville blanche est dé-  
Corée de hallebardes

## Amour social II

Et grimaçants sont les  
Diabes aux lucarnes.

La pluie fine va ra-  
Fraîchissant l'esplanade.  
Puis elle lave la  
Poussière des murailles.

Impavides sont les  
Femmes dont l'œil regarde  
S'agiter sous la nap-  
Pe d'orage les gardes

Qui n'ont qu'un vague clair-  
Obscur, et qui les darde  
Lorsqu'au-dessus d'eux pen-  
Dent les jambes sans âme.

L'odeur chaude du moût  
Glisse hors d'un soupirail...

Le paysan va len-  
Tement par la campagne  
Et son silence est sen-  
Timent d'épouvantail !

683- Le paysan va lent (26)

Puis tu ressuscitais dans le couloir des mondes  
Une dernière fois. La vie triste te poursuivait.  
Te pourchassaient aussi nombre de farfadets  
Et les monstres de ton passé. Les couloirs s'étiraient  
Fluides, à perte de vue. Ou sombres et informes  
Comme la bouche noire d'un olifant.

## Amour social II

Déesse des lieux sans nom ou reine inexplicée  
De territoires inachevés, sans cesse tu fuyais.  
Une jambe souple, l'autre raide et le muscle saillant.  
Tes mollets aguerris tentaient une dernière passe  
D'armes. Mais ta feinte te trahissait.

Un molosse gluant, la mine renfrognée  
Continuait d'approcher. Son bruit de cliquetis  
De pièces déglinguées sous le tunnel s'amplifiait.  
Dans le ciel, une chaleur augmentait  
Et cette odeur de fiel !

Il se penchait vers toi, là, tout près - un furoncle ! -.  
Tu voyais sa figure, sa sueur qui glissait. Et là  
Tu sentais son haleine qui vers toi s'appliquait.  
Il étendait le bras... Alors tu renaissais :  
Toi qui avais été perdue de par le monde...

Et glorieuse, tu te levais, saine et sauve.  
Tu te levais, l'esprit doré, et ta face était illuminée :  
Jusqu'à déambuler hors de mon cauchemar  
Dans mon cachot gelé !

695- Le cauchemar du condamné (25)

J'ai vécu sous le vent  
Mon souffle de femme porté  
Dans les abricotiers.

J'ai marché si souvent  
Telle une sauvageonne :  
Fière et libre, à petits pas pressés.  
Du moins, je le pensais.

Ulysse, souvent, s'en revenait  
Des champs. Car en ces temps

## Amour social II

Mes draps étaient fleuris. Mon lit  
Était de chêne et nos sommeils  
- comme ils étaient légers ! -  
Portaient en eux toutes les odeurs de pins.

Puis la lumière a viré, doucement  
Au bout de la vallée. Dans son sillage  
Le soir a plu sur la verrière  
Son sommeil agité...

Ma mère est morte dans les lavandes  
L'année dernière. Et tous les fils que j'ai portés  
Se sont évanouis aux chemins égarés.

Désormais, plus de clairière, plus de dimanche.  
Mon chant de femme s'est dilué  
Au faîte de ma puissance.  
Seul, du vent subsiste dans les branches.  
Car seul, il porte mon silence.

698- J'ai vécu sous le vent (25)

Les palanquins de Chine, comme ils ont déserté  
Tes sourires serviles et tes odeurs d'été.  
Tel un mouchoir agile tendrement agité  
La jeunesse des filles au vent s'en est allée.

Dans le soir, l'éventail vers le noir s'est levé  
Pour grever l'air épais de mes tendres journées.  
Adieu, fraîcheur insolite du soir ! Adieu.  
Car les fleurs, fatiguées d'être belles, sont fanées.  
Un bateau, tel un esquif usé, file vers l'alizé...

Or je vois à travers ce long miroir flétri  
S'évanouir la bise et le clair des glaciers.  
J'entends pousser la nuit, exotique marée  
Et s'engloutir au vent la pluie et ses fumées.

## Amour social II

Demain, telle une ombre bizarre  
- une ombre au joli mois de mai -  
Sous des soleils de nuit et mes poissons zébrés  
Mon immobilité deviendra perceptible.  
Et mon lent devenir de jasmin sera né.

Ainsi, parmi l'espace, près de l'étang gelé  
Dont l'onde plombera le grand ciel apaisé  
Mon blanc miroir éclatera à la volée !

Puis ira s'émouvoir après s'être caché  
Dans l'espace labile des hommes affairés.  
Ô cohorte fragile de mes longues années !  
Serais-je fatigué d'avoir plié l'échine  
Et d'avoir tant donné aux beautés d'une Chine ?

Car si je m'endormais près des marchés bruyants  
En léguant au péché mon vrai sens de vivant  
Oui, ce fut pour donner à tous mes survivants  
Ce sentiment entier : mon absence de vent.

701- Les palanquins de Chine (30)

I

Ici, la vie est bleue et gorgée de soleil  
Et de longs oiseaux blancs s'appliquent dans le ciel.  
C'est un pays joli qui puise ses merveilles  
Dans un corps d'ambre blond au sang chaud et vermeil.

- Je te salue, ô peuple des montagnes.

Des corbeilles de fleurs glanent sous les azurs  
Leurs intenses couleurs. Leurs tendres mouvements  
Et leurs compositions glissent, nonchalamment  
Vers des parterres doux, harmoniques et purs.

## Amour social II

- Je te salue, ô peuple des montagnes.

Ta falaise polit sa cuirasse dorée.  
Dans ses plis l'aigle a fui, harassé. Apaisés  
Tes troupeaux, tâches brèves, ont viré, couleur miel  
Et ton grand paysage à midi s'ensommeille.

- Je te salue, ô peuple des montagnes.

+ + +

### II

Et là, la vie est brune et coule lentement  
Au rythme des travaux qui durent, incessants  
Jusqu'à la nuit tombée. Sous un recoin du jour  
La lune ira hanter ses bosquets et ses tours.

- Je te salue, ô peuple des campagnes.

Rouleaux de paille d'or sur des vallonnements  
Un gros insecte avale les blés patiemment  
Et traîne derrière lui des poussières. Des rivières  
Émaillées de châteaux, manoirs, gentilhommières

- Je te salue, ô peuple des campagnes.

Glissent dessous le lit des plaines assouviées.  
Le calme et la lenteur s'installent sous le poids  
De tes bennes fières. Pliant sous le charroi  
La terre usée repose et l'humain s'accomplit.

- Je te salue, ô peuple des campagnes.

+ + +

## Amour social II

### III

Un regard de géant verrait en un instant  
Ceci. Son esprit comprendrait intensément.  
Il dirait des mots doux, des louanges, en somme :  
« Ce qui est fait ici, c'est pour l'œuvre de l'homme. »

- Je te salue, ô peuple des campagnes.

Il dirait : « Je suis né pour vivre ce labeur.  
Peuple, ta vraie beauté prépare ton bonheur. »  
Il humerait le vent. Des enfants s'égaieraient  
Aux pieds de ce géant. Tendrement, il dirait :

« - Je te salue, ô peuple des montagnes. »

+ + +

### IV

Alors qu'elle s'impose à nos âmes tranquilles  
La paix souvent construit sur des braises fragiles.  
Loin, ailleurs, roulant comme un oracle, la guerre  
- cette plaie inutile, à l'homme nécessaire -

- Je te salue, peuple des capitales.

Roule son tombereau sans ridelles derrière !  
Son ombre accroît le nombre de ces humbles qui vont  
Vers des champs immortels faire le grand plongeon  
Et qui menace l'homme en sa pleine lumière !

- Je te salue, peuple des capitales.

Cette ombre va, grandit, et va toujours, courant  
De ville en ville, de champ en champ. Et si souvent  
Rattrape le poète, agrippe le géant. Mais  
Sur la terre, il n'est aucun endroit pour l'innocent.

## Amour social II

- Aussi je vous salue, ô peuples admirables !

747- Je vous salue I, II, III et IV (55)

Sous un chêne un vieillard à l'enfant racontait  
Quelques gloires lointaines et des tympanes usés.  
Sa voix grave tonnait, telle une éternité  
Sous les grands acacias, les rayons de l'été  
Que cinq ans écoutaient, l'esprit ensoleillé.

La nichée sous la pierre, en haut des contreforts.  
Le vent calme et défait. Le secret réconfort  
D'une voix translucide et tiède qui s'endort.  
Et le cercle de feu : oui, c'était le vent fort.

« Je visitais ces lieux. J'aimais ces vieilles pierres  
Qui nous ressemblent un peu. Je humais  
Le vitrail bleu, le plâtre humide et sa lumière.  
Les parements scellés, leurs dalles grises, mains sobres.

Voici : en des temps reculés, il y avait ici  
Des professeurs de Dieu. Des abbés et des moines.  
Des gens simples aussi qui glanaient les avoines  
De la pensée. Elles resplendissaient, pivoinas  
Dans des allées de terre, au jardin de midi.  
Seule une trace grise en garde le souci.

Toute une vie tendue vers un point, une cible.  
Les voûtes vers la clef, l'amour passé au crible.  
Pourtant je n'ai compris ces âmes en ogive.  
Si s'étaient retournées, auraient eu le vertige ! »

752- Sous un chêne un vieillard (23)

## Amour social II



*Ghislaine Girard et Henry Le Chénier, domaine de Chante-Grillet  
Aix-en-Provence © Nathalie Hiron, 2013*

C'était cette maison. Nous franchîmes le seuil.  
L'étage, le salon. La rumeur sans orgueil.  
Un vieux colimaçon. Le sommier : pas d'accueil.  
Notre sac noir et rond ouvert sur le fauteuil.

Le mari à la porte, la femme étendue, pâle.  
Un silence de sorte qu'on entendit un râle.  
« Tout s'est passé si vite ! Puis le temps fut si long.  
Mais quel Diable l'a prise ? Où donc est sa raison ? »

L'un de nous se leva, prit l'homme par le bras.  
Il n'y eu plus un mot. On entendait tout bas  
Le bruit d'une radio. Mais on ne parlait pas.

Mais que le temps fut long : silence qu'on effeuille !  
Car il fallut à l'homme qu'il sût qu'il était seul.  
C'était cette maison qui porterait le deuil.

753- C'était cette maison (14)

## Amour social II

### I

Quand un jour il fit froid  
Que l'étang fut gelé.  
Qu'il neigea sous les bois  
Avec grâce, volupté  
Des milliers de baisers.

Que tout un peuple d'ombres  
Eut levé ses pensées  
Et qu'un ciel assombri  
L'ornière eut côtoyé :  
Ciel et terre au plus près.

La boue cristallisée  
Solide comme un verre.  
Le sang qui vitupère  
Aux ventres des damnés.  
Ce matin s'est levé.

Lui aussi s'est levé  
L'homme dans la poussière.  
Perdu dans la gouttière  
D'un univers fermé  
Ayant jeté sa clé.

### II

Un enfant, quand le jour  
Eut percé ses volets  
Se mit en quête, sourd  
D'une trace volée :  
Son sommeil envolé.

Il vit dans la lumière  
Des flocons miroiter.  
Sous ce tamis de verre  
La silhouette hâlée  
Qui au loin s'en allait.

## Amour social II

Nul ne revit jamais  
Cette stature altièrè.  
Sous l'ombre d'une pierre  
Sa trace ensoleillée  
Qui au jour s'effaçait...

Mais l'enfant resta coi  
Longtemps interloqué.  
Cette vision de joie  
De sublime gaîté  
Au soleil l'enivrait.

Et pour la vie entière  
De la vision légère  
De ce grand inconnu  
- cet homme sans visage  
qui avait disparu -

Il allait s'enchanter.

777- Quand un jour il fit froid (26)

Ô jardin que j'aimais d'un regard incertain  
Et que je contemplais d'une main de velours.  
Dont j'entendais les bruits, voyant fleurir toujours  
Ta fleur d'acanthè mauve en l'esprit du matin.

Dont je voyais les buis éclater au soleil  
Quand on cueillait la nèfle et le frais romarin.  
Ou quelque fruit de mai dont j'oublie le vermeil  
Et dont le jus coulait au travers de nos mains.

Ô jardin que j'aimais, et qui a fui au loin  
Comme un rêve passé. Comme cette alouette  
Filant son ciel d'azur, son chemin de fillette  
Apeurée sur le seuil quand surgit le malin.

## Amour social II

Et cette intensité, cette concentration  
De fruits et de couleurs, d'arômes, de saveurs  
Tel qu'il n'en fut jamais, même au temps des labeurs  
D'aussi légers et frais qu'en imagination.

De cette intensité, dis-je, non sans raison  
Je n'aurais jamais cru, en ma folle oraison  
Vingt ans après ou même plus, en entendre les sons  
Ni sentir les odeurs envahir mon giron !

784- Remémorance (20)

Je t'aime et ne saurais te donner du remords  
Disait-elle à sa mère et pour son père mort  
Elle allait, quelquefois, lorsque la bise mord  
S'allonger sur sa tombe, réciter ses trésors

De poésie. Elle disait : « Ma vie est telle  
Que je voudrais mourir ou rejoindre l'autel.  
Et vivre seule, enfin ! Car la pluie s'amoncelle  
Et goutte sur les toits au son des violoncelles. »

« - Ma chère fille, hélas, lui répondait le père :  
La femme est ainsi faite, faible et qui désespère  
De son état de grâce. Et pour son âme espère  
Une autre vie de rêve, bien meilleure et prospère.

Mais de ton corps, ô femme, il faut vivre du fruit  
Et le donner au sabre, ou mourir à l'envie.  
Car s'il est sec, flétri, ou s'il est fugitif  
Ton corps sera demain de ton esprit captif.

Tu n'auras point goûté l'unique floraison  
Des plaisirs forts, des fêtes, des douces sensations  
Coulant en toi soudain, comme une libation  
Qui bouillonne le soir - ô sexe des moissons ! -.

## Amour social II

Et je te le redis, moi qui suis dans la tombe  
J'ai enfanté déjà tant de plaisirs sans nombre.  
Tant d'enfants qu'aujourd'hui, entouré des pénombres  
Je sens mugir en moi mes veines sombres. »

« - Mère, je t'aime encore, disait la fille sage  
Et voudrais pour toujours t'éviter le carnage  
De voir ta fille frêle goûter à ce breuvage... »  
Mais dans ses veines folles, il mûrissait, son âge.

### 789- Je t'aime et ne saurais (28) **chanson X**

Qui saurait supporter  
Le poids de ses erreurs  
Au point qu'il ne saurait  
Plus étreindre ses pleurs ?  
Tout ce que j'ai appris  
En enterrant ton cœur  
C'est de vivre en ton lit  
Le cri de ta douleur.

Au loin, comme une amère  
Pomme de ta misère  
La terre saisonnière  
À peine se souvient  
De sa plainte première.  
Mais la pluie, qui est fière  
Comme toi et ta mère  
Coule vers la rivière  
Telle une heure guerrière.  
Le vent caresse l'herbe  
Qui éteint ses lumières.  
Ton silence devient  
Dans la nuit éphémère  
Orphelin solitaire.

## Amour social II

Au loin, tel un enfant  
Les pièges de l'hiver  
Sont des grands feux de glaise  
Qu'âtreindrait une mer.

Mais le torrent : il coule son chemin  
Inexorablement, au lit de ton ravin.  
La biche, ses grands yeux de velours  
Pleurent souvent son orphelin...  
Et le cerf brame au loin  
Son destin, bien au-delà des jours  
En s'enfonçant aux forêts de sapins...

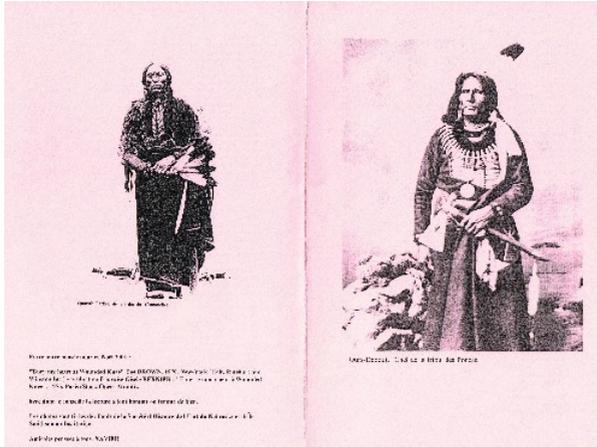
Sous la trace des plaines blanches  
La prairie chante et se lamente.  
Et l'esprit franc de cette cendre  
Évoque à peine ton absence.

Lentement, tel un ange  
Sous le grand ciel immense  
Rouge, un nuage rouge  
Éteint ses larmes.

Qui aurait supporté  
Le sang de nos erreurs ?  
Moi, ce que j'ai appris  
En enterrant ton cœur  
C'est vivre sous le jour  
Le poids de ton malheur.

792- Enterre mon cœur I (47)

## Amour social II



*Ours-Debout (à droite) et Quanah Parker (à gauche), photographies anciennes  
carte de vœux © Xavier Hiron, 2001*

« Pourquoi souffler si fort  
Ô mon ami le vent  
Quand la plaine est si triste  
Et la plaine si froide ?  
Et si fraîche et si nue  
Tel un corps alangui  
Et qui serait sans grâce ?  
L'esprit si fatigué  
De vivre abandonné  
Que ton âme en serait  
À jamais mortifiée ?

Et ce corps alangui  
Est si blême et si roide.  
Tellement immobile  
Sous tes habits nomades  
Qu'aucune herbe docile  
Au mouvement gracile  
Ne veut ni te louer

## Amour social II

Ni chanter, ni pleurer  
Ni jouer avec toi.

Et que sont ces nuées  
Qui sous la nuit salée  
Aujourd'hui t'accompagnent  
Tel un voile serré ?  
Souffles abandonnés  
D'anciennes vies aimées :  
Pourquoi les pousses-tu  
Ces flocons acérés  
Devant toi, balayés ?  
Et qui, l'un contre l'autre  
Craintifs et se serrant  
Tel un peuple d'errants  
Aux pierres vont toujours  
Finir par se briser ?

Sont-ce des plumes belles ?  
Parures émiettées  
Dont les esprits légers  
Qui hier étaient fiers  
D'être encore habités  
Se seraient pour toujours  
Comme désagrégés ?

Et que sont ces yeux durs  
Palpitants ou blessés  
Dont les pulsations  
Crient leur force d'aimer ?  
Et telle que jamais  
On entendrait crier :  
Eux qu'on entend pleurer  
Au-dessus de ton corps  
Souple de guerrier fort ?  
Mais qui toujours s'en vont  
Plus loin que la rosée ?

Oui, tu t'en vas toujours  
Géant désarçonné.

## Amour social II

Force immense au néant.  
Et ton souffle haletant  
- pouvoir déraciné -  
Est comme cet esprit  
Noble et voulant porter  
Tout ce besoin d'amour  
Que l'on a délité.

Mais saurais-tu répondre  
Toi qui fus mon allié ?  
Pour moi, cette faconde ?  
Et riche comme un monde  
De visions glanées  
Aux chaleurs d'un été ? »  
Mais il partait toujours  
Furieux et pressé  
Se débattant encore  
Au milieu des nuées.

Et dans ce grand désert  
Moi, j'entendais crier...  
Oui, j'entendais sa voix  
Sombre qui résonnait  
Aux ravins écorchés.  
Car j'entendais sa voix  
Au loin s'égosiller  
Et qui semblait répondre  
Au vide inaltéré :

« C'est que je cherche un cœur  
Un cœur ensanglanté.  
Et qu'on aurait perdu  
Lui qui fut enterré  
Là-bas, jadis, très loin  
Sous la plaine gelée. »

793- Enterre mon cœur II (87) diffusé

## Amour social II

J'étais sur le balcon et contempiais, serein  
Le lac et ses frissons. Et voguant par derrière  
Il y avait au loin la chaîne des montagnes :  
Silhouette éblouie et pareille à l'aurore.

Je contempiais aussi, glissant sur le courant  
Stable et fixe sous l'air, lent comme un limaçon  
Ces ailes sous le vent qui, tel un papillon  
Inondaient de blancheur ce temple des couleurs  
Dormant sous le soleil vibrant à l'unisson.

Tout semblait calme et lent : une impression d'automne.  
L'atmosphère était jeune, statique et monotone.  
Car tout était si doux à mon cœur et ma joue  
Qu'en fin de compte, au soir, je rentrais (entre nous)  
Tant que le jour dormait, ma vie sous l'étendoir...

Aussi je suis rentré donner leur eau aux fleurs.  
Vérifier la levée des formes et des heures.  
Et le monde endormi, baignant dans ses odeurs  
A fixé mes envies et fini son labeur.

Ainsi je resterai loin des ombres tenaces.  
Loin de ce cœur blessé. Loin du bleu et des astres.  
Et jusqu'à l'heure sombre, moi, je regarderai  
Le monde et sa rumeur s'éclipser à jamais.  
Et dans le fond du ciel, s'endormir ses humeurs...

798- Sérénité (23)

Que cherches-tu à implorer  
Pour servir tes jeunes années ?  
Que cherches-tu à vénérer ?  
À rire, à mordre ou à pleurer ?

Chercherais-tu l'immensité ?  
L'aube d'un jour inhabité ?

## Amour social II

La jeune fille, cette apeurée  
Païenne et à peine galbée ?

Un bonze à l'immortalité  
Chercherai-tu à inventer ?  
Cette sagesse inachevée  
Et si demain tu la cherchais ?

Tu cherches un dieu à apaiser.  
Un dieu d'amour inhabité.  
Un homme, un fils à immoler.  
Un ogre au fond de son palais.

Un ciel d'azur tout consumé.  
Un doux mystère au cendrier.  
Sa flamme neuve sans blesser.  
Une gloire un jour décriée.

Que cherches-tu à déguiser ?  
Le jour qui fuit ? L'œuvre damnée  
Lorsque soudain, sous la risée  
Se lit l'eau pure d'une ondée ?

Un pied au cul, le doigt dans l'nez  
Tu cherches un dieu à délier.  
Un dieu du monde à libérer :  
Ton dieu d'amour inhabité.

Dans le vaste matin mouillé  
Quoique tu trouves ou aies trouvé  
- le beau, le blond, l'ensoleillé -  
Il pleut toujours sur tes journées.

802- Que cherches-tu à implorer (32)

L'amant disait :

## Amour social II

« Va donc, mon bel amour  
Va épouser le jour.  
Imprimer sur sa neige  
Ta trace et ton retour :  
Signe du florilège  
De nos humbles détours.

Car tel un droit et pieux  
Capitaine serein  
Tu es de ce bateau  
Le caprice incertain.  
Tu vogues sur des eaux  
Vers d'infinis confins :  
D'indécises étoiles  
Qui brillent au lointain.

Mais ta trace revient  
Et toujours vers ce port :  
Notre lit qui retient  
De nos âmes les corps  
Quand dansent en chemin  
Tous nos tendres remords.

Aussi va épouser  
Tout le jour que tu veux.  
Va, mon amour, glaner  
Ton destin. Voir s'il peut  
Dans un souffle donné  
Nous rendre plus heureux. »

Et l'amante s'en allait.

806- L'amant disait (28)

C'était la nuit, comme à l'accoutumée, tandis que  
La lumière fuyait la douce lucarne des veillées  
En elle, des joies venaient et qui bientôt se résignaient.  
Puis de nouveau et pour toujours, quelques tristes bontés.

## Amour social II

Sa silhouette fine, figure échevelée  
S'épousait doucement aux ombres défendues.  
Et elle était encore, telle cette attendue, au coin du noir  
Au coin du sombre, au coin du nombre descendue.

Mais au silence ne répondait aucun rire charmant.  
Pas un souffle livide ou gracile du vent.  
Pas un babillage : car au berceau dormait  
L'enfant, sa conscience tournée vers d'autres destinées.

Et elle descendait vers l'atelier profond.  
Vers la noirceur sans aile, ce demi-jour fécond  
Des lunes sans nuage où nageaient les lucioles  
Divines des étoiles... Un doux ruban aux pignons des maisons.

Et elle découvrait chaque soir à sa place  
L'équerre et le compas, la cognée, le chevron.  
Et le soufflet grincheux, accroché à la chaîne :  
Les pinces, le marteau, les cruches vides d'eau.

Elle déambulait, la fiancée du forgeron  
Dans le noir d'une cour, le gris des apprentis.  
Revisitait ces mots d'une bouche accomplis.  
Mais ils manquaient toujours à ses tendres cotés.

Car manquaient à ses blondes visites ses nuitées.  
Et invariablement, ils manquaient à ses yeux  
Comme manque parfois la lueur des grands feux  
Qui lentement se fondent dans l'infini...

Car manquait au foyer ce tison esseulé.  
Son enclume défaite, sa chaleur de creuset.  
Et en l'état le dire, elle ne savait plus  
S'il était devenu, ce grand absent de sa clarté

Son soleil déroutant ou son âme déliée !

## Amour social II

Ils étaient de sages  
Enfants du bonheur  
Enlacés au large  
Des mers de douleur.  
Le radeau sauvage  
Déversait sa peur  
Lorsque par l'orage  
S'engouffrant d'ardeur  
La mer fit naufrage  
Aux pieds de leurs cœurs.

Et ainsi rêvait  
Leur blonde pâleur.  
Et ainsi voguait  
Toute leur vigueur.  
Moi, je retenais  
Ma larme et mon pleur.  
Car ces deux enfants  
Pétris de malheur  
Rêvaient d'une dame  
Blanche de douceur.

Mais ce rêve grave  
Se heurtait sans peur  
Aux heures suaves  
D'un monde sans cœur.  
D'un monde sans trêve  
D'un monde rageur  
Où ne brillait plus  
Aucune âme sœur.

Cette dame blanche  
Fleurie et absente  
Faisait leur malheur.

811- Deux petits orphelins (31)

## Amour social II

Je te retrouve, petite fille  
Rose bouton de Normandie  
Trente après, sans une ride  
Et la figure aussi jolie  
Qu'une madone en son église.

Te retrouve : mais qui sont-ils donc  
Tous ces enfants qui enveniment  
Ton lourd sommeil d'après midi ?  
Qui pillent l'air près des usines  
Loin des plages de Normandie ?

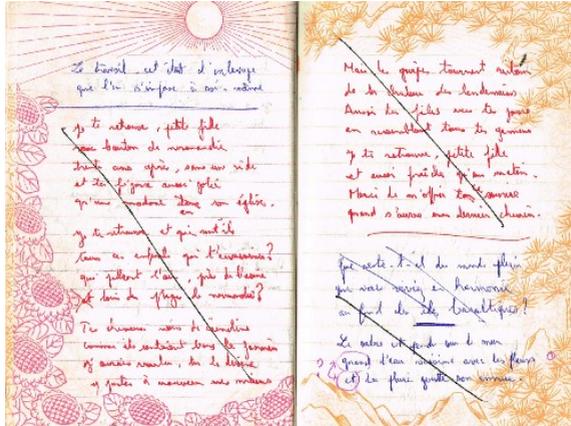
Tes cheveux noirs de crinoline  
Comme ils sentaient bon le jasmin !  
J'aurais voulu, tu le devines  
Pouvoir en un geste serein  
Y porter à nouveau la main.

Mais une guêpe tourne autour  
De ta pâleur, tes lendemains.  
Dès lors, tu files vers tes jours  
Aussi discrète que toujours  
Et rassemblant tous tes gamins.

Je te retrouve, jeune fille.  
Ta silhouette de charmille  
Est aussi fraîche qu'un matin.  
Te retrouve, femme de bien  
Te remerciant de m'accorder  
Ce beau sourire à la volée  
Quand s'ouvre mon dernier chemin.

835- Un moment d'émotion (27)

## Amour social II



*Pages intérieures d'un carnet autographe,  
offert par un étudiant chinois en 1982*

Il connaissait les notes, le son de leur histoire  
Et donnait à leurs jours sa tendresse d'ivoire.  
Sur sa table il aimait à relire l'image  
De ces paroles d'ombre aux musiques peu sages.

Il s'enfumait l'esprit d'une chose très pure  
Et tendait jusqu'au ciel sa corde à la rupture.  
En cet instant fragile, il jouait à merveille  
En se donnant aux jours inondés de soleil.

Ainsi, il fécondait son arme journalière.  
Son instrument docile, vaillant à la frontière.  
Et ainsi racontait à nos sens désunis  
Toute l'ombre immobile qui passe dans nos nuits.

Il racontait cela, suivant son sens inné  
Jusqu'à trouver parfois son humble humilité.  
En dépouillait le sens, alors, jusqu'à forger  
Telle une récompense, sa propre nudité.

## Amour social II

Il dépouillait ainsi, marchant par la vallée  
Le son des bruits volages dont il avait rêvé.  
Et puis, très endormi sous des notes d'été  
Il allait se blottir contre sa destinée.

### 937- La nudité du musicien (20)

La braise est sous le feu et couve comme un chien.  
Dans cette maisonnée, le vide est un matin  
Aussi désert et fluide que le règne soudain  
D'un lit de flammes mauves se dessinant au loin.

Ne me demande pas d'où me vient cette hargne.  
Ma belle volonté, mes frondaisons d'hiver.  
Dans ce courant de la rivière, mes blocs gelés  
Qui sont pépites d'or en l'ornière amassées.

Ne me demande pas ce qui est mon passé.  
Mon présent que je noie dans le brun de nos thés  
Dans ta bouche : invention qui ressemble à l'autour  
Et au ciel, ce vaurien des plaines alentour... !

Ne me demande pas si tous ces mots me viennent  
Ou bien neufs ou anciens, ou s'ils ont de la peine.  
Malgré ce que tu crois, ou que je pourrais feindre  
La vie qui court en moi ne saurait pas t'atteindre.

Ne le demande pas, pitié pour ma palette !  
J'ai vraiment voulu vivre mes jours à la sauvette.  
Si j'ai voulu chanter ton encens de fillette  
C'est que seule la vie, cette belle muette

Aurait pu me sauver de vivre sans paillette !

### 895- La braise est sous le feu (21)

## Amour social II

Combien de fois, dis-moi, est-on passé par là  
Nous qui n'avons jamais perdu le moindre émoi  
Parmi la ville blonde ? Qui n'avons nulle fois  
En ces heures fécondes, abandonné nos joies

Aux ruelles immondes ? Ni à tout ce fatras  
D'historiettes secondes ? Nous qui jamais n'avons  
Aux statues des jardins, jamais plus deviné  
Ce qui pourrait nous rendre une âme vieille et ronde ?

Et qui jamais n'avons plus jamais voyagé  
Aux grands faubourgs du temps, aux clairières semées ?  
Aux tramways sous le vent, aux croisières de sconses  
Dans un beau demi-jour tamisé par le songe ?

Nous allions par la ville. Nous allions comme si  
Nous le voulions offrir aux mômes à la ronde  
Ce beau jouet perdu comme un fruit qu'on émonde  
Jusqu'aux confins du monde : nos dernières secondes.

Mais tout est illusion. Car tout est comme si  
Nous ne pouvions ici, pas plus qu'aux bouts des ondes  
Dénouer l'écheveau de nos vies, belles rondes...  
Aussi, nous repassons et inlassablement

Avec nos corps usés, par la ville profonde.  
Dans le soir enfermés, par l'été fatigués  
Oui, nous déambulons, l'esprit désabusé.  
Avec ce sentiment d'être des prisonniers

Posant en chaque endroit leur chevelure blonde !

955- Prisonniers de la ville (25)

## Amour social II

La caracole en tête  
Et noyé de Galice  
Guitare m'échouant  
Au soleil d'Artémis  
En fête. Et jusqu'au soir  
Couvrant ses artifices  
D'une langueur obscure  
Et frêle de Khalife.

Ainsi je fortifiais  
Mon cœur sur des récifs  
Aux vendanges de mai  
Au soleil des prémisses.  
Loin des heures qui bordent  
De leurs fameux délices  
Ces déserts mystérieux  
Aux rades d'immondices.

Je fortifiais mon cœur  
Aux secrets d'une rose  
Petite et parfumée  
- cette friable chose -.

« Mourir, ce serait vivre  
Disait-elle à la mauve  
Et d'un secret si lourd  
Qu'il faudrait qu'on l'enclose  
En soi, à tout jamais... »  
Ainsi disait la rose.

Et moi, lorsque venait  
Le vent de ses douceurs  
Oui, moi, resplendissant  
D'un matin gris et mauve  
En elle je me noyais :  
Ô délice morose !

913- Le dit du khalife (32)

## Amour social II

Dans une ville ahurissante  
Où passent les passants des sentes  
Inconnus ou brillants

Il y avait un vieux tailleur  
Très pauvre, et perclus de douleurs  
Harassé de labeur.

Hors les murs il n'était sorti  
Qu'une fois pour aller au puits  
Où filles se marient.

Avait cousu ses mille habits.  
Habillé les enfants petits  
Et les princes aussi.

Mais quand vint l'heure de sa mort  
Pris d'un affreux et pieux remord  
Il dit : « Tiens, alors

Est-ce ainsi que finit la vie ?  
Et n'aurais-je du paradis  
Gagné, comme promis

Ni lit douillet ni réconfort ?  
Ni lumière, ni ce grand confort :  
Serait-ce là mon sort ?

Or il alla aux sentes claires  
Sous le grand ventre de la mer  
Se perdre aux vents amers.

Se débarrasser de son être.  
Devenant inconnu, peut-être...  
Brillant comme une lettre.

Depuis l'on cherche ce quidam  
Déambulant tel un calame  
Récitant une flamme.

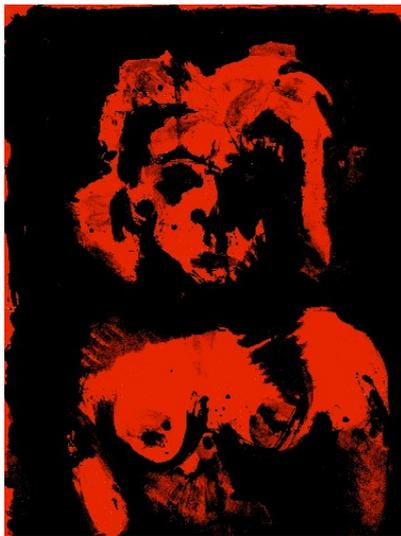
## Amour social II

Aux déserts crus des hémisphères  
Dans la poussière des enfers  
Comme un fantôme vert.

Et les passants passent toujours  
Traquant d'un mystère alentours  
La raison fugitive

Qui vit et meurt sans retour  
Au rythme lent des troubadours  
Qui dorment sous l'hiver.

984- La fable du désert (39)



*Femme destroyed*, acrylique sur carton coloré, 2002  
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015

Qu'y a-t-il au fond du vallon ?  
Une espèce de fou moribond

## Amour social II

Qui se cache et implore pitié  
À celles qui l'ont rejeté.  
Ces créatures de misère  
Ces êtres sales et pervers  
Et qui, l'ayant dépossédé  
De toute forme de bonté  
D'émotion, sensibilité  
L'ont sur la grève abandonné.

Des êtres qui, de tentacules  
L'ont enlacé. Puis entraîné.  
Et qui, sans le moindre scrupule  
Après l'avoir admonesté  
L'ont molesté, martyrisé.  
L'ont rossé, puis l'ont dépouillé  
Et puis enfin l'ont délaissé.

\* \* \*

Qui sont-ils ? Ou bien qui sont-elles ?  
Elles, ce sont les sirènes, bien sûr.  
Elles qui plantent dans les eaux  
Salines, tels de grands couteaux  
Leurs longs corps luisant de sueur  
Et suaves comme des fleurs.  
Languissements semés de pleurs  
Mêlant à leurs jeux les lueurs  
D'un grand ciel troué d'oripeaux  
Sous un soleil bleu et trompeur.

Et y étalent sans une fureur  
Apparente, le fil de nos heures...  
Leurs formes rondes de candeur  
Attendent là, calmes, sans heurt.  
Puis font languir comme un miroir  
La sécheresse de leurs âmes.  
Elles ont tant fréquenté l'eau  
Qu'elles s'en sont faites un manteau  
D'écailles : ô caravansérail !

## Amour social II

Comme le vent qui bruit au loin  
La mer mugit comme un essaim.  
Et l'on croirait entendre un chant  
Où se perdraient les revenants.  
Parfois les hommes fatigués  
Du fond du rêve d'un brasier  
S'endorment dans leurs bras croisés.  
Mais au réveil, pas une fée. Non !  
Des vengeresses tachetées :  
La peau grège et toute plissée.  
Mères percluses de beautés  
Mais distillant l'iniquité :  
Voilà en quoi se sont muées.

\* \* \*

Se sont les sirènes, vous dis-je.  
Et gardez-vous, ô promeneurs  
De ces sons rauques et moqueurs  
Que l'on entend parfois, le soir  
Lorsque s'égarent les rumeurs.  
Elles, plantées sur leurs récifs  
S'adonnent au repos lascif.  
Et leur attente est monotone  
Qui fait briller l'attrait qui tonne.

Mais lorsque la proie est saisie  
Elles n'en seront dessaisies  
Que lorsque sera exprimé  
De l'homme ce qu'elles voulaient...  
Elles ont jeté leurs filets  
Leur or : et d'une telle habileté  
Que l'homme meurtri, torturé  
Plus jamais ne s'en remettra !

Et lui divague sur son sort  
Errant sur les digues des ports.  
Ou bien se fait une folie

## Amour social II

Qui tourne à la mélancolie.  
Puis s'écorche le cœur et l'âme  
S'effrayant quand passe une dame.  
Et sa terreur est manifeste.  
Inique épreuve perpétuelle  
Que lui infligent ces cruelles  
Dans sa pauvre âme de mortel !

Aussi me dois-je de vous dire  
- d'aucuns savent que je ne mens - :  
Hommes qui redoutez le pire  
Et qui méprisez le tourment.  
Vous qui n'allez vous mettre en peine  
Pour rien au monde de méchant  
Oui : méfiez-vous de vos sirènes  
Quand vous glisserez sous les vents !

981- Les sirènes (84)

C'est la main du poète qui, fidèle entre toutes  
Va ce jour à l'encontre de sa mission fatale :  
Se rebellant d'amour contre son vieux rival  
Dont l'esprit de dompteur l'avait toujours soumise.

Elle va, criant par la rue, à tue-tête  
Son malheur de recluse, son désir de fluette.  
Et sa complicité cachée d'avec l'inepte  
Raison, jouant des mots comme on joue d'une harpe.

Car elle va et crie sous une lampe, la jeune amante  
Sa joie de vivre, enfin ! sa liberté conquise.  
Cette soif d'un bonheur qu'un vers souvent attise.  
Elle dit : « J'ai vécu dans ce monde où tu plonges.

Pour toi, entière et nue, comme dedans un songe  
J'ai semé, pour un labeur épouvantable, tes blondes

## Amour social II

Paroles d'ombre. Car discrète à loisir, pour toi, je tombe  
Lorsque de ton sommeil l'immense humeur inonde.

J'ai œuvré pour ton bien, faisant luire ton nom  
En vivant sous ton joug, telle femme soumise.  
Mais dis-moi : pour quel serment en retour ? Quelle fleur  
Dont tu ne parerais pas l'idée d'une sœur ?

Ainsi, dis-moi, poète : n'as-tu jamais jeté  
Sur l'univers entier cette voix de prophète  
Que tu chéris parfois dans le pli de tes fêtes ?  
Où - peux-tu me le dire, en regardant mes veines

Battre sous le manteau de cette peau revêche -  
Aurais-tu donc semé, comme tu le prétends  
Au nombre de tes lois qui ne sont que facondes  
Plus de clarté au ciel que la lumière même ? »

Amer est le silence. Plus un bruit sur la plaine...  
Ni même cette joie d'avoir construit un vers  
Un nombre... Car la terre au soleil ne paraît claire  
Quand le poète, honteux, ne savait que répondre.

950- Mise au point *ou* La main du poète (32)

C'est par des nuits sans fond que leurs grands gestes purs  
Tournoient jusqu'au matin. Et que, parmi les mers  
Si vives d'azur, leurs voix tourmentent nos destins.  
Eux, ce sont les phares : ces constructions brutales  
Et qui s'élancent sans vergogne parmi les brises !  
Parmi les alizés, parmi les sirocos. Eux, si forts :  
Leurs pieds ancrés de par les sols, puissants sur leurs dérives.  
Eux, aussi solides qu'un roc où l'écume se brise !

Eux, ce sont les phares, ces extrémités de terre.  
Les phares, ces précurseurs de l'océan.  
Eux : divagations secrètes et qui meurent souvent  
Et si souvent renaissent, admirablement frères

## Amour social II

Au fond des soirs ! Car oui, ce sont les phares  
Ces êtres seuls parmi les remous de la terre.  
Eux, assistant de très loin à nos luttes humaines  
Et qui ressemblent tant, quelques fois, à la mer...

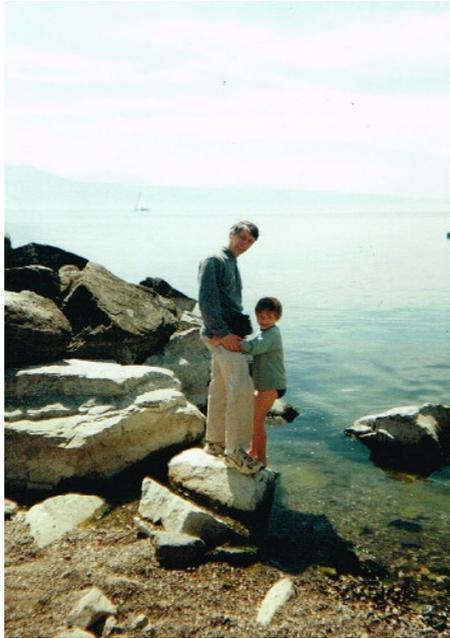
Ils bravent, incertains, bien des marées obscures  
Campés sur leurs bases d'airain. Et là, ce sont les nuits  
Qui les isolent peu à peu. Et puis les emprisonnent  
Dans cet écrin impénétrable des noirceurs... !

Mais eux, stoïques, bravent continûment de leurs fanaux  
Ces ténèbres peu sûres, ces graves mêlées d'ombre.  
Et des lumières brillent sous leurs cris de géants !  
Loin des routes marines, ils scintillent pourtant :  
Malgré la nuit, malgré le gel, et jusqu'à éclairer le vide !  
C'est un combat féroce et qui près d'eux se joue  
Quand nos marées austères lèvent leurs mains vers eux.  
Et combien se multiplient ces terribles misères  
Qui vers leurs yeux se lèvent, tombant au fond de leur lumière !

Mais plus ils brillent et scintillent et plus ils seront seuls  
Les phares. Ô vous, marées de leurs chimères.  
Oui, vous, éclaboussures du ciel : géants  
Qui n'êtes que des miettes d'une nuit impure...  
Vous qui rongez leurs pieds immondes dans le noir  
Ô faites que jamais, non, jamais ne s'arrêtent  
Leurs voix cruelles et profondes, si belles dans le soir !

Mais non, chacun d'eux reste seul. Et chacun d'eux  
Sur son socle est figé. Mais jamais ne s'éteignent.  
Car eux, vivants entre la vie secrète et une vie tumultueuse  
Toujours portent leurs voix très chaudement.  
Et très obstinément se tiennent aux abords  
D'un précipice aux lisières du jour. Car ils savent au fond  
Que des silences, toujours, les rongeront. Que ces silences  
Vers eux, toujours rouleront, telle une pluie... Et rouleront encore  
Encore et toujours. Puis les engloutiront dans des nuées :  
Sous leurs malheurs, parmi les siècles et les heures !

## Amour social II



*Sur les bords du lac Léman, avec Robin  
photographie © Ghislaine Girard, 1999*

J'ai vu la Liberté, toute ventrue, dépenaillée  
Qui glissait lentement sur un grand lac gelé  
En marge d'un été. J'ai vu son corps moussu  
À moitié nu, tel un noyé qui glissait.

Aussi dépossédée qu'un nuage d'automne  
Ou qu'un voile élimé, sans or et sans attrait.  
Elle glissait ainsi, au souffle d'air atone  
Et qu'on aurait meurtri. Ainsi dépossédée

De sa moindre vitesse - toute vélocité - :  
Sur l'onde calme, ce doux miroir, elle glissait.  
Aux rides dérisoires, aux vagues non formées  
J'ai vu la Liberté qui semblait dériver.

## Amour social II

Et toi, tu m'as laissé comme elle dériver  
Sous un ciel incertain, ton océan fermé.  
Et entouré de rien, le corps abandonné :  
Aux doux remous absents, ainsi tu m'as laissé.

Au ciel glissant, sur l'onde dérivant, laissé.  
Et las ! je le vois bien, ce grand bateau, voguer  
Plus calme qu'un été, plus morne qu'un printemps.  
Et dans son cœur ardent, ne brûle aucun baiser !

Et quand je vois vers moi ce fort bateau voguer  
Ce long bateau vibrant, sa morte éternité  
Oui, enfin, je le sais que sans toi, elle n'est  
Rien qu'illusion sonore et qui cherche, affolé

Et désespérément à s'amarrer, ma douce Liberté !

1018- La Liberté (25)

Il fait un peu plus froid, la nuit.  
Je me réchauffe à ton chevet  
Près de ton petit apprentis  
Gelé.

Près de l'église de ma vie  
Ce monastère un peu fané  
Où se délite mon envie  
Usée.

Mais je redouble d'appétit  
Pour cette ancienne litanie.  
Et je crois que je vais ici  
Prier

Pour que reviennent les aurores.  
Cette aube claire au calme fort

## Amour social II

Brillera-t-elle à mes cotés ?  
Qui sait ?

Et s'il fait plus froid cette nuit  
Que s'éloigne la léthargie  
Qui couve en moi comme un beau fruit  
Jauni !

Je m'en remets à ce gardien  
De nos jours et de nos chemins.  
Et le grand vent souffle un peu moins  
Depuis

Près du chevet de cette église  
Où souffle moins fort cette bise  
Sur mon corps pur paré de bien  
Éteint.

Mais un rayon s'est allumé.  
Le vitrail s'est mis à briller.  
Je vais enfin me réchauffer...  
Merci !

1073- Action de grâce (32)

## Amour social II

**J'ai vécu sous le vent  
Mon soufïle de femme porté  
Dans les abricotiers.**

**J'ai marché si souvent  
Telle une sauvageonne.  
Fière et libre, à petits pas pressés :  
Du moins, je le pensais.**

**Ulysse, souvent, s'en revenait  
Des champs. Car en ces temps  
Mes draps étaient fleuris. Mon lit  
Était de chêne et nos sommeils  
comme ils étaient légers ! -  
Portaient en eux toutes les odeurs de pins.**

**Puis la lumière a viré, doucement  
Au bout de la vallée. Dans son sillage  
Le soir a plu sur la verrière  
Son sommeil agité...**

**Ma mère est morte dans les lavandes  
L'année dernière. Et tous les fils que j'ai portés  
Se sont évanouis aux chemins égarés.**

**Désormais, plus de clairière, plus de dimanche.  
Mon chant de femme s'est dilué  
Au faite de ma puissance.  
Seul, du vent subsiste dans les branches.  
Car seul, il porte mon silence.**

698- J'ai vécu sous le vent (25)



Signature © Xavier Hiron 2022  
(en résidence)

*J'ai vécu sous le vent, carte-poème en résidence n° 18  
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2021*



© Xavier Hiron, vers 1978